

Extrait et adapté de
The History of My Shoes and the Evolution of Darwin's Theory
[L'histoire de mes chaussures et l'évolution de la théorie de Darwin]
(New York: Carroll and Graf, 2007)
par Kenny Fries

Des bottines bleu vert, taille trente-six

Ian pénètre dans la cabine d'essayage, portant sur ses bras une pile de boîtes à chaussures. Dans moins d'une semaine, je vais faire du rafting dans les rapides du Colorado, en plein milieu du Grand Canyon. Nous avons déjà trouvé une combinaison de plongée qui me convient dans le magasin d'articles de sport local. Aujourd'hui, nous essayons de trouver des bottines de combinaison adaptées à ma taille de pieds.

J'ai déjà visité le canyon par deux fois. Des foules, sorties de leurs caravanes, contemplaient sur leurs chaises pliantes le crépuscule de carte postale ; des familles se disputaient dans la chaleur. Je n'avais pas pu descendre du sommet du canyon jusqu'au fleuve Colorado. Le Grand Canyon National Park n'était pas un de mes lieux préférés. Mais j'avais maintenant la possibilité de le connaître comme je l'avais toujours voulu, c'est-à-dire depuis son intérieur même.

Lorsque j'ai reçu le prospectus d'annonce du voyage, je l'ai laissé sur mon bureau. Quand je me réveillais au milieu de la nuit, j'allais dans mon bureau et là, je le voyais juste en face de moi. Le voyage était organisé pour les handicapés et leurs amis. Je n'aurais pas été la seule personne handicapée à y aller. Mais Ian devait travailler et ne pouvait pas m'accompagner. Qui serait là pour monter ma tente, porter mon matériel, m'aider à me rendre là où je voulais aller ? Il me faudrait porter mes chaussures sur la terre ferme, mais elles devaient rester bien sèches quand je serai sur le fleuve. Le parcours en kayak que j'avais fait en Thaïlande s'était passé dans des

eaux calmes. Comment faire pour que mes chaussures restent sèches, à l'abri des rapides du Colorado ? Si je les perdais ou si elles étaient endommagées, comment faire pour rentrer chez moi ? Comment survivre sans elles ?

J'ai fini par appeler. Au téléphone, Mary McDonald, l'organisatrice du voyage, m'a assuré que mes chaussures resteraient sèches et ne s'abîmeraient pas. À bord des bateaux, il y aurait des sacs étanches et des boîtes solides en métal. Un guide bénévole pourrait m'aider pour toutes les tâches physiques que je ne pourrais pas faire. « C'est pour cela qu'ils sont là », m'a-t-elle assuré.

Mary m'a dit aussi que les eaux du Colorado sont très froides, pas plus de dix degrés. Quand je lui ai dit que j'avais du mal à m'immerger dans l'eau d'une piscine chauffée, elle m'a suggéré d'apporter une combinaison de plongée et des bottines.

Mes jambes sont courtes et elles ne sont pas de la même longueur ; depuis mon enfance, tous les pantalons que l'on m'achetait ont dû être raccourcis. Jusqu'à mon adolescence, ma mère les a consciencieusement coupés et ourlés. Par la suite, un magasin local de salopettes qui faisait des retouches sur place a gardé mes mesures – 48,26 cm pour la jambe de pantalon gauche, 43,81 cm pour la droite – sur le mur de leur cabine de retouches. J'apporte aujourd'hui mes pantalons à un tailleur local appelé Sew Good. Mais il n'est pas possible de faire des retouches à une combinaison de plongée en néoprène, qui tient à la fois du spandex et du caoutchouc. Comment faire pour en trouver une à ma taille ?

Mary, qui avait l'habitude de toutes sortes de corps, m'a suggéré de chercher un type de combinaison de plongée appelée le Little John. Sa partie supérieure, aux dimensions normales, est reliée à des pantalons qui sont comme des shorts. Quant aux bottines, elle m'a suggéré de prendre une taille pour un pied et une autre taille pour le deuxième.

Cela m'a fait du bien de parler à quelqu'un qui comprenait mon dilemme ; mais je ne pensais toujours pas pouvoir trouver ce qu'il me fallait. J'étais découragé. Désespéré. Mais pour Ian, qui ne connaissait pas ma peur et n'avait pas mes jambes, trouver ce dont j'avais besoin pour le voyage était une aventure.

Nous avons trouvé le Little John parmi les combinaisons de plongée du magasin d'articles de sport. Progressivement, ma peur et ma gêne se sont apaisées. Comme Mary l'avait suggéré, le Little John était idéal. Et aujourd'hui, Ian arrive avec sa pile de boîtes contenant toutes les bottines de combinaisons de plongée du magasin dans lesquelles, selon lui, mes pieds pourraient s'introduire.

« J'ai toutes sortes de modèles et de tailles », me dit-il.

Il commence à ouvrir les boîtes. Une nouvelle vague de désespoir m'envahit, elle s'élanche de mon estomac et va jusqu'à ma poitrine. Comment, avec un corps pareil, peut-on imaginer pouvoir faire du rafting le long du Grand Canyon ? La peur, lorsqu'elle est enracinée depuis longtemps, ne se dissipe pas facilement. J'ai l'impression d'être un imposteur.

Ian se penche pour mettre une chaussure à mon pied et je ne peux pas m'empêcher de penser que je suis comme Cendrillon encore gênée d'avoir fui le bal. Il ne sera pas facile d'enfiler une pantoufle, qu'elle soit de vair ou autre.

« Essayons d'abord celles qui ont une fermeture éclair sur le côté », dit Ian.
« L'une d'elles a des semelles de soutien en caoutchouc. Voyons d'abord le pied gauche. Et commençons par les plus petites tailles. »

C'est comme si nous étions à nouveau dans la jungle de Bali, quand Ian épiait avec adresse les singes noirs et me guidait à travers les arbres touffus. Miraculeusement, mon pied gauche s'insère sans problème dans la première bottine que nous essayons – une bottine bleu vert, taille trente-six.

« Lève-toi. Comment te sens-tu ? » demande-t-il.

Une fois debout, je suis sûr que j'aurai mal au pied gauche. Mais à ma grande surprise, je peux soutenir mon poids. « Incroyable », c'est tout ce que je trouve à dire.

« Maintenant, nous devrions peut-être essayer une taille plus petite pour le pied droit, mais voyons d'abord si la bottine droite est à la bonne taille », dit Ian, me regardant en souriant.

Il me tend l'autre bottine. Je n'arrive pas à y croire, mais elle me va aussi. Le vrai test, je le sais, sera de me lever et de marcher. Je ne veux pas me blesser. Sans le soutien de ma chaussure, je m'attends à ce que mon pied droit se tourne sur le côté.

Mais, une fois de plus, à ma grande surprise, la fermeture éclair, la bande Velcro et la semelle en caoutchouc maintiennent mon pied bien droit. La bottine en néoprène est à la fois flexible tout en assurant un bon soutien. Mon genou ne fléchit pas. Je ne tombe pas. Dans la petite cabine d'essayage, je marche en allant d'un mur à l'autre.

Je demande à Ian : « Comment savais-tu qu'elles seraient à la bonne taille ? »

« J'ai deviné. Je connais bien tes pieds maintenant », dit-il, toujours agenouillé sur le sol. « Tu fais du trente-six. Quelle impression cela te fait-il d'avoir ta propre taille de chaussure ? »

Je ne sais que répondre.

De l'écume tout autour

Le soir avant le départ pour le Grand Canyon, je regarde un documentaire de PBS sur John Wesley Powell qui a exploré le Colorado. Si c'est à cela que ressemblent les rapides sur un téléviseur de quinze pouces, alors je suis dans un beau pétrin.

Le 4 avril 1862, Powell était à Shiloh, où il se battait pendant la Guerre civile. Son bras droit a été fracassé par un boulet de canon. Trois jours plus tard, à Savannah, il a été amputé au-dessus du coude. Le narrateur de PBS lit un extrait de *Beyond the Hundredth Meridian [Au-delà du centième méridien]*, la biographie de Powell rédigée par Wallace Stegner : « Perdre son bras droit est une malchance ; pour certains, c'est un désastre, pour d'autres une excuse. En ce qui concerne Wes Powell, sa vie n'a pas changé plus que le parcours d'un torrent dans lequel on a jeté une pierre. Avec sa vitesse, il a simplement fait de l'écume tout autour. »

Plus tard, j'essaie de m'endormir. La peur et l'anticipation me gardent éveillé. J'ai beau me dire que Powell a traversé le canyon en n'ayant qu'un seul bras, les images des rapides, qui ressemblent plutôt à des vagues déferlantes, deviennent de plus en

plus grandes pendant la nuit. Même si je n'avais pas été handicapé, j'aurais quand même peur.

À la fin de mon adolescence et jusqu'à un peu plus de vingt ans, je n'avais pas peur de voyager. Quand j'étais collégien, j'ai vécu et étudié à Londres et à Cambridge. Cette année là, j'ai voyagé à travers toute l'Europe pendant les vacances scolaires, avec juste un sac à dos. En 1984, je suis allé en Israël. J'ai passé des semaines à la recherche de ruines dans le désert du sud-ouest, j'ai voyagé à Bali avec Ian. Je suis allé seul en Thaïlande.

A mesure que j'avance en âge, il me semble que la peur survient plus vite et plus fort. Je commence à angoisser quand approche le moment du départ. « S'il existe des gens qui n'éprouvent jamais un sentiment de peur, ils sont aux urgences ou à la morgue », affirment les Dr Nesse et Williams dans *Why We Get Sick* [Pourquoi nous tombons malades]. « La peur est un signal de danger potentiel que présente une situation, de la probabilité qu'un type de sinistre ou de dégât va se produire et qu'il vaut mieux fuir. » Alors, pourquoi la peur survient-elle maintenant que je suis plus âgé ?

J'ai hérité de mes parents la persévérance, ainsi que la peur du danger imminent. À mesure que j'avance en âge, les instincts contradictoires – lutter et battre en retraite – s'annulent l'un l'autre et je suis de plus en plus indécis alors qu'approche le moment du départ.

Toujours éveillé, je pense à Eli Clare, un écrivain atteint de paralysie cérébrale qui adore faire de l'escalade. Clare parle dans ses livres de confronter l'image que se font beaucoup de gens à propos des handicapés : le « super handicapé ». Cette image a disséminé à travers le monde des histoires d'éclopés prenant part à toutes sortes d'activités allant du grandiose au banal : un garçon n'ayant pas de mains porte un coup de batte de 0,486 au sein de son équipe de la Little League, un aveugle parcourt en randonnée tout le sentier des Appalaches, une adolescente souffrant du syndrome de Down apprend à conduire et a un petit ami. Ces histoires soulignent les cas de personnes handicapées qui « surmontent » leurs infirmités, renforçant l'idée de supériorité du corps et de l'esprit qui ne sont pas handicapés. L'auteur Joan Tollifson, qui n'avait qu'un seul bras, a écrit : « Les gens me disent, les larmes aux yeux, à quel

point je fais bien les choses, par exemple lacer mes chaussures », montrant que ces histoires transforment les personnes handicapées, qui ne font que vivre leur vie, en symboles d'inspiration et qui, d'individus, deviennent des abstractions.

À l'instar d'Eli Clare, qui aime les montagnes avec « un grondement au plus profond » de ses os, j'aime voyager. Comme Eli Clare et comme nombre d'autres personnes handicapées, moi aussi je véhicule le mythe du super handicapé. Il m'est souvent trop difficile de faire la distinction entre ce que je veux faire et ce que je ne peux pas faire. Je suis déconcerté par le mélange de peur et de désir qui est en moi.

Avec sa vitesse, il a simplement fait de l'écume tout autour. Je pense à John Wesley Powell, qui a navigué avec un seul bras sur le Colorado dans un doris en bois pas plus grand qu'un canot, qui a escaladé le flanc rocailleux d'un canyon pour se retrouver seul sur une saillie, sans pouvoir redescendre. Je pense à l'époque où, ayant escaladé la montagne du Lion et de l'Agneau dans la région des lacs en Angleterre, je suis enfin arrivé au sommet. J'avais mal aux jambes, mal au dos et je n'avais presque plus d'énergie pour redescendre. Je pense à ma descente de 22 km depuis Glacier Point jusqu'à la vallée de Yosemite. Ne réalisant pas qu'il me faudrait autant de temps, il m'avait fallu parcourir les cinq derniers kilomètres en boitant dans l'obscurité.

Toujours éveillé, je ne veux pas partir.

Je sors du lit pour lire ce que dit Stegner à propos de Powell, les paroles que j'ai entendues dans la vidéo : *Perdre son bras droit est une malchance ; pour certains, c'est un désastre, pour d'autres une excuse.* Relevant la tête, je vois mes sacs tout prêts, posés à côté de la porte. Je sais qu'au fond du sac marin se trouve ma combinaison de plongée et mes bottines bleu vert. À côté de mon sac à dos est posée ma seule paire de chaussures.

Je pense à lan entrant dans la cabine d'essayage, essayant avec difficulté de maintenir l'équilibre de sa pile de boîtes de bottines pour combinaisons de plongée.

En regardant par la fenêtre, je réalise que je n'ai pas dormi de la nuit. L'aube est déjà là.

L'altruisme réciproque

« Nous sommes maintenant prêts à entamer notre voyage dans l'inconnu. Nos bateaux, arrimés au même poteau, se heurtent les uns les autres, ballottés par le fleuve agité », a écrit John Wesley Powell pendant son premier parcours du Colorado.

Je regarde notre groupe disparate : Mark, Daniel et Hanna sont en fauteuil roulant. Ben et moi avons des cannes ; Sally et moi portons des chaussures orthopédiques. Sur les onze participants handicapés, six souffrent de toutes sortes de maladies, allant de la quadriplégie à la sclérose en plaques ; nos âges s'échelonnent de vingt-cinq à soixante-quinze ans. « Cela va sans doute sembler trivial, mais nous allons vivre en famille pendant les quinze prochains jours », nous annonce Bert, notre chef de voyage, avant de descendre vers le fleuve.

Sept guides de l'association Environmental Traveling Companions (ETC) nous accompagnent pour aider ceux qui auront besoin d'assistance. Il y a aussi six guides travaillant pour des sociétés commerciales ; quatre d'entre eux sont en charge des quatre bateaux jaunes en caoutchouc et deux sont en charge du grand bateau à moteur qui transportera notre matériel, la nourriture et les fauteuils roulants sur le fleuve.

Première journée. Nous descendons lentement, roche par roche, pour arriver jusqu'au canyon. Je m'adapte rapidement à la vie sur le fleuve : la marche difficile sur les plages sablonneuses, les couchers tôt le soir et les levers à l'aube, les toilettes à l'extérieur. J'apprends à m'asseoir de la façon la plus confortable possible dans le bateau, grâce à un cale-dos rembourré qui non seulement atténue ma fatigue dorsale, mais m'assure aussi un point d'appui supplémentaire quand il est attaché au gréement du bateau.

Mais surtout, je commence à prendre des habitudes avant de monter à bord. Je donne mes chaussures et ma canne, bien enveloppée dans un sac-poubelle noir, à Matt et à Tim qui sont en charge du « grand bateau » ; là, ils les placent dans une longue boîte rectangulaire. Quand nous nous arrêtons pour déjeuner, le sac noir m'attend à côté d'une chaise blanche en plastique. Quand nous nous arrêtons pour camper la nuit et que je vois à nouveau le sac noir m'attendre à côté de la chaise, la peur de perdre mes chaussures commence à s'atténuer.

Le matin de la deuxième journée. À Marble Canyon, nous nous frayons un chemin à travers les Roaring Twenties, une série de rapides violents, où nous faisons pour la première fois l'expérience des puissantes vagues. L'eau est plus froide que je l'imaginai. Cette partie du canyon est orientée du nord au sud et nous ne recevons pas beaucoup de soleil.

En traversant les Roaring Twenties, Bob, notre rameur, nous apprend à nous pencher d'un côté du bateau quand il nous l'ordonne. « Côté haut », crie-t-il ; ceux qui le peuvent se penchent alors du côté avant droit du bateau. Je regarde le torse développé de Bob alors qu'il manœuvre les rames dans l'eau tourbillonnante pour nous faire traverser sains et saufs la première série de rapides. Je commence à avoir confiance en lui et je veux être assigné à son bateau chaque matin.

Quand arrive l'après-midi, je me détends enfin, absorbant les informations géologiques des parois rouges foncées de cette partie du canyon. Je me perds dans l'immensité absolue d'un lieu où le sens de l'ampleur et de la distance disparaît facilement.

En fin de matinée de la troisième journée, nous arrivons à Vasey's Paradise, une oasis de verdure alimentée par une étroite chute d'eau tombant du sommet de la paroi droite du canyon, à laquelle Powell a donné le nom d'un botaniste. C'est là que tout le monde descend du bateau. Ray et Steve, les guides, portent Hanna, une femme souffrant de sclérose en plaques qui a besoin d'assistance pour se déplacer, dans le cours d'eau au-dessous de la chute. Venant d'un canyon latéral, le cours d'eau est froid, mais pas autant que l'eau du Colorado.

Après une longue hésitation et beaucoup d'exhortations de la part de mes compagnons, je décide de m'aventurer sur les rochers glissants. Ce sera la première fois que je marcherai sur la terre ferme avec mes bottines. Je regarde les rochers, en essayant d'évaluer l'aide dont j'aurai peut-être besoin : quelqu'un pour m'aider à sortir du bateau ; quelqu'un de chaque côté pour me stabiliser sur la terre ferme. Je demande à Ray et à Steve de m'aider et grâce à eux je parviens au rivage.

Je n'ai pas l'habitude de marcher sans mes solides chaussures en cuir à semelles épaisses. La combinaison de plongée colle à mon corps. J'ai du mal à me

concentrer pour marcher alors que je suis entouré d'arbres en fleurs – une surprise dans le désert ; la verdure semble plus foncée par contraste avec les parois rouges du canyon.

Je regarde l'eau couler le long des parois pour se précipiter dans les flots transparents du canyon latéral, puis dans le Colorado boueux. Après avoir fait mes premiers pas hors du bateau, je n'ai plus besoin de l'aide de Ray et de Steve. C'est comme si je marchais en apesanteur sur la lune.

Ce soir là, je m'assois après le dîner avec Mary et les guides à proximité du feu de camp. Je remercie Ray et Steve pour m'avoir aidé à sortir du bateau et arriver à Vasey's Paradise. Je demande à Ray : « Pourquoi faite-vous cela ? »

« J'ai un cousin qui a une paralysie cérébrale. Et j'adore être sur le fleuve. »

William D. Hamilton, un biologiste britannique, a été le premier à faire un rapport entre l'affirmation de Darwin et le fait que la sélection naturelle peut s'appliquer à la famille étendue. Étant donné que les membres d'une famille ont en commun le plus grand nombre de gènes, il est dans l'intérêt reproductif des gènes d'avoir un comportement altruiste vis à vis de la famille. Un gène de bonté réciproque pourrait se transmettre à toute la famille étendue puis, par croisement, à d'autres familles.

« Je remarque que la plupart des guides ont un membre de leur famille ou un ami proche qui est handicapé », me dit Mary.

Le schiste

Sixième journée. Une fois que Bob a guidé le bateau à travers Hance, une prouesse technique étant donné le grand rocher qu'il faut éviter pour traverser le rapide, nous pénétrons dans le schiste et c'est comme si nous avions atterri en plein cœur de la terre.

Le Vishnu Schist, exposé dans l'intérieur de la Granite Gorge, est une roche métamorphique qui forme la couche la plus ancienne et la plus profonde du Grand Canyon. Cette roche noire provient des laves, des grès et des siltstones qui se sont accumulés au fond de la mer à l'époque précambrienne, il y a plus de 1,7 milliard

d'années. Le schiste fait partie des roches exposées les plus anciennes que l'homme connaisse. Rose et rouge, le granite de Zoroastre fournit un relief en se frayant un chemin à travers le schiste sombre.

L'on estime que la vie existe sur terre depuis au moins 3,4 milliards d'années. Mais jusqu'à 2 milliards d'années environ, cette vie était anaérobie et unicellulaire. Juste avant la métamorphose du Vishnu Schist, des organismes vivants avec de la chlorophylle ont créé une nouvelle atmosphère à oxygène libre. Ce changement atmosphérique a provoqué l'extinction à grande échelle des formes anaérobies et a rendu possible l'évolution des corps multicellulaires.

Ce matin, flottant à travers le schiste, je pense une fois de plus à Darwin après le tremblement de terre de Concepción et avant son arrivée aux Galápagos, établissant un rapport entre la théorie de l'élévation géologique progressive de Lyell et ce qu'il voyait devant lui. Et, comme Darwin pendant son expédition dans les Andes, je suis émerveillé non seulement par ce que je vois, mais je suis rendu muet par la réalisation que dans ce lieu – flottant sur le Colorado dans le Grand Canyon – je suis transporté dans le passé insondable jusqu'au moment avant lequel s'est produit tout ce que nous appelons aujourd'hui la vie.

Les rameurs s'arrêtent. Nous sommes tous silencieux. Nous n'entendons que le courant du fleuve, un son qui nous emmène là où se dirige le fleuve.

Un revêtement de sol et des bateaux jaunes

John Wesley Powell a été la première personne handicapée à naviguer sur le Colorado et à travers le Grand Canyon. Nous six qui avons des infirmités, nous ne sommes pas les premières personnes handicapées à suivre le parcours depuis l'époque de Powell.

Au début des années 1970, le National Park Service (NPS) a mis en place un système de contrôle de l'accès au fleuve en imposant aux sociétés commerciales voguant sur le fleuve un certain nombre de journées d'utilisateurs. Le NPS avait accédé à la requête d'un groupe d'enthousiastes du plein air venant d'Arizona et souffrant de

handicaps physiques. En 1972, ces activistes ont demandé des journées d'utilisateurs consacrées aux handicapés et ont créé un groupe appelé Jumping Mouse Camp pour naviguer sur le fleuve.

Septième journée. Une autre journée de chaleur. « Regardez cela », dit John, propriétaire de Outdoors Unlimited, une des sociétés commerciales qui mènent notre groupe le long du fleuve.

Je me rapproche de l'épaisse tige vert cendre d'une plante en fleur proche du sol. De son index, John touche les pistils au centre de la fleur d'un rose éclatant. Les pétales de la fleur commencent à se refermer lorsqu'il bouge délicatement son doigt. « La figue de Barbarie armée de piquants pense que mon doigt est un insecte assez grand pour la féconder. La fleur veut donc me capturer suffisamment longtemps pour assurer que je répandrai son pollen sur une autre fleur. Quelle adaptation étonnante pour la survie dans le désert. »

Au déjeuner, je parle avec John, qui est venu ici pour en savoir davantage sur les types d'accessoires adaptés dont ont besoin les handicapés sur le fleuve. « À part un très bon ami à moi, il n'y a pas eu beaucoup de personnes handicapées qui ont fait nos parcours », me dit-il.

« Je n'aurais pas voulu être la seule personne handicapée d'un parcours », dis-je. « J'aurais peur de retarder le groupe en étant plus lent. Et je serais un peu triste de ne pas pouvoir faire tout ce que font les autres. »

Nous retournons vers les bateaux en marchant sur les bandes modulaires en plastique disposées sur le sable en différentes configurations pour que les fauteuils roulants puissent manœuvrer plus facilement sur le sol inégal. « Un jour que j'étais à un mariage, une de ces fêtes organisées sous une tente dans un jardin », dit John, « j'ai vu qu'on utilisait ces revêtements de sol pour niveler le sol à l'intérieur de la tente et créer des chemins à l'extérieur sur la pelouse. Mon ami en fauteuil roulant voulait naviguer avec nous sur le fleuve et j'ai pensé qu'ils seraient parfaits pour lui faciliter le parcours sur le sable. » Donc, le revêtement de sol n'est pas réalisé par ETC, comme je l'avais supposé ; c'est une invention existante que John a adaptée pour cet usage.

Neuvième journée. Tard par une nuit claire et étoilée. Je suis assis près du fleuve. Sans miroir, muni seulement d'une lampe de poche et d'un petit seau d'eau froide, je me rase pour la première fois depuis que nous sommes partis au-dessus de Marble Canyon.

En me rasant, je pense à la règle à suivre pendant ce parcours : si aucun ne peut le faire, aucun ne le fait. Jusqu'à présent, malgré nos déficiences et grâce aux accessoires adaptés comme le revêtement de sol ainsi qu'à l'aide des guides, nous avons pu faire pratiquement tout ce que fait un groupe de rafteurs handicapés.

Pratiquement tout ce qui est sur la terre ferme est une adaptation : non seulement le revêtement portable, mais aussi la cuisine de fortune, le système de pompe grâce auquel nous purifions notre eau potable, les toilettes extérieures, le seau que j'utilise pour me raser dehors à l'eau froide, même les tentes, la lumière que je vois bouger à l'intérieur de la tente de Sally, et, bien sûr, les bateaux jaunes en caoutchouc. Tous sont des adaptations permettant à autant de personnes que possible de naviguer sur le fleuve en toute sécurité et dans un confort maximal.

Me voilà donc assis, en train de me raser sur les rives du Colorado dans le Grand Canyon. À l'extérieur des tentes, les trois fauteuils roulants reflètent le clair de lune. À l'intérieur de leurs tentes, Daniel, Mark et Hanna dorment probablement. Sally bouge encore dans la sienne, organisant son matériel.

Je me dirige vers ma tente. Avant de m'endormir, je cire mes chaussures.

La traversée du fleuve.

Il y a différentes façons de traverser le fleuve.

Dixième journée. Nous sommes arrivés à Havasu Canyon. Mon but aujourd'hui est de ne marcher que sur 800 mètres dans le canyon pour m'asseoir au milieu des roches roses et de l'eau bleu vert transparente de Havasu Creek.

Les quatre canots jaunes sont amarrés les uns à côté des autres, juste à l'intérieur de l'embouchure du canyon latéral. Pour me rendre de notre bateau à la rive, je dois passer par les trois autres bateaux amarrés. Sur le bateau le plus proche de la

rive, je vois que Matt et Tim, les gréeurs, ont laissé le sac noir contenant mes chaussures et ma canne à 90 m de la saillie rocheuse, ma destination initiale. C'est bien. Quand j'arrive à la saillie, je m'assois et j'échange mes bottines pour mes chaussures. En regardant le chemin inégal au milieu des roches, je suis content d'avoir ciré mes chaussures la nuit dernière.

Un autre groupe d'aventuriers arrive alors que j'enfile mes chaussures.

« Nous sommes très impressionnés » me déclare une femme aux cheveux argentés.

Je m'entends répondre : « Il ne faut pas. « Lisez mes livres. »

Dan, un rameur, et sa femme Kate, qui ont rejoint le groupe il y a deux jours à Phantom Ranch, m'accompagneront dans le canyon au cas où j'aie besoin d'aide.

Je peux marcher sur le sentier rocailleux en n'utilisant que ma canne. Mais, à mesure que nous continuons à avancer dans le canyon, les roches sont de plus en plus grandes jusqu'à ce que le chemin devienne presque impraticable. Quatre cent mètres plus loin, de gros rochers bloquent le chemin. Il n'y a plus de sentier de ce côté de la crique.

« Il faudra traverser la crique pour continuer dans le canyon », me dit Dan.

Comment traverser le fleuve ? J'ai plusieurs choix : (1) je peux remettre mes bottines, que j'ai emballées dans le sac poubelle noir et placées dans mon sac à dos, et traverser tout seul ; (2) je peux remettre mes bottines et demander de l'aide pour traverser ; (3) je peux demander à Dan de me porter.

Dans *The Descent of Man* [La descendance de l'homme], Darwin explique comment, à mesure que les facultés de raisonnement de l'homme s'amélioreraient, chaque individu apprendrait vite qu'en aidant les autres il recevrait une aide en retour. Partant de ce « motif bas », il pourrait acquérir l'habitude d'aider les autres. L'habitude d'agir avec bonté renforcerait à son tour le sentiment de sympathie, qui deviendrait alors l'impulsion initiale des actions bienveillantes.

Je décide de demander à Dan de me porter pour traverser le fleuve.

De l'autre côté de la crique, le sentier continue. Après avoir grimpé un peu, je trouve une saillie rocheuse depuis laquelle contempler Havasu Canyon en contrebas.

« Continuez », dis-je à Dan et Kate. « Vous me reprendrez en redescendant. »

Je me couche sur la roche, en me servant de mon sac à dos comme d'un oreiller. Le soleil de midi estompe les limites de l'eau, des roches et du ciel. Le bleu vert devient rose, puis bleu. Où ai-je déjà vu un paysage semblable ?

Tout à coup, je vois Ian sur le rebord des Beehive de Mount Desert Island et je pense que, dans la grande majorité des cas de ma vie quotidienne, c'est moi qui suis le plus handicapé. Mais lorsque j'ai escaladé les Beehive avec Ian et pendant ce parcours actuel, c'est moi qui me suis montré le plus capable.

Je regarde vers le sommet du canyon et je vois Sally, manœuvrant avec ses chaussures à bascule. Sally a été de loin la plus active pendant le voyage. Elle n'a pas demandé autant d'aide que moi. Mais j'ai remarqué qu'elle passe la plupart de son temps libre à organiser son matériel, qu'elle ne dort pas bien la nuit et qu'elle est constamment fatiguée.

Ian me manque beaucoup – avec son tempérament hyperactif, il serait très heureux ici à s'occuper de chercher un endroit où camper et à rassembler notre matériel – mais je suis content aussi qu'il ne soit pas avec moi. Quand nous sommes ensemble, en particulier lorsque nous voyageons, il s'occupe en général des tâches physiques. Ce voyage m'a donné l'occasion de tester mes limites physiques et ma force émotionnelle. J'ai pu réaliser que je ne me pousse plus à l'excès.

Mais je suis toujours gêné, non seulement d'avoir besoin d'aide, mais aussi d'avoir à la demander. Les sentiments de peur et de honte sont souvent pires une fois que j'ai bénéficié d'une aide. D'une manière ou d'une autre, cela me semble plus facile lorsque je paie quelqu'un pour faire quelque chose pour moi. Même si j'ai payé pour ce voyage, je sais que les guides sont des bénévoles. Je veux pouvoir dépendre davantage de leur aide, ainsi que de leur offre d'aide.

Le parcours qu'a fait Darwin pour arriver à sa théorie de l'évolution a été un acte de réciprocité. Sa situation sociale et financière, sa famille et ses amis ont permis son

succès, ainsi que la publication de sa théorie. Il a eu recours aux membres de sa famille pour ses expériences et il a bénéficié de l'aide de ses voisins. Pour arriver aux idées qui sous-tendent *L'Origine des espèces*, Darwin a dépendu des théories d'autres auteurs, notamment Malthus, Lyell et Wallace. L'absence de position sociale de Wallace est-elle la raison pour laquelle on ne se souvient pas aujourd'hui qu'il a été cofondateur de la théorie de l'évolution ?

Homme connaissant à fond la civilisation, Darwin a noté que les tribus de petite taille se sont unies pour former des communautés plus importantes. Chaque individu a commencé à élargir ses instincts sociaux à tous les membres de la tribu et, enfin, aux membres de la même nation, sans qu'il les connaisse personnellement. Darwin en a conclu que, une fois ce point atteint, seules les barrières artificielles empêchent que les sympathies d'une personne se portent vers les membres de toutes nations et races.

Est-ce cela que les personnes handicapées offrent à la société : un exemple de l'importance de l'interdépendance, de la communauté ? Est-ce là la manière dont les personnes physiquement différentes aident l'espèce humaine à survivre ?

Nous allons vivre en famille pendant les quinze prochains jours. Même si elles semblaient triviales, les paroles de Bert, le chef du voyage, ont été corroborées par notre voyage. Nous avons atteint ce point non seulement en tant qu'individus, mais en tant que communauté de vingt-cinq personnes faisant du rafting sur un fleuve.

Regardant vers le sommet du canyon, je vois Dan et Kate. Il sera bientôt temps de retraverser le fleuve pour rejoindre l'autre rive. Cette fois, je n'aurai plus d'hésitation pour me demander comment traverser.

Une fois de plus, Dan me porte et c'est comme si j'étais un bébé de quatre semaines que l'on sort de l'incubateur. Avoir besoin d'aide et accepter cette aide m'entraîne vers l'inconnu, un voyage aussi long que l'histoire des couches rocheuses et du fleuve qui ont contribué à former tout ce qui m'entoure.



Kenny Fries

Kenny Fries est l'auteur de *The History of My Shoes and the Evolution of Darwin's Theory* [L'histoire de mes chaussures et l'évolution de la théorie de Darwin], ouvrage qui a reçu le prix 2007 des livres exceptionnels décerné par le Gustavus Myers Center for the Study of Bigotry and Human Rights ; il a également écrit *Body, Remember: A Memoir* [Corps, souviens-toi : un mémoire] et il a été l'éditeur de *Staring Back: The Disability Experience from the Inside Out* [Regard vers l'arrière : l'expérience intégrale du handicap]. Ses livres de poèmes incluent *Anesthesia* [Anesthésie] et *Desert Walking* [Marche dans le désert]. Ancien boursier en arts créatifs de la Japan/U.S. Friendship Commission et du National Endowment for the Arts, il a également reçu une bourse d'études Fulbright au Japon et il est titulaire de la subvention Creative Capital 2009 pour la littérature innovante. Il enseigne des cours de préparation à la maîtrise en beaux-arts dans le cadre du programme de création littéraire au Goddard College. Issu initialement de Brooklyn, New York, il est né avec des os manquant aux deux jambes. Rendez-lui visite en ligne à www.kennyfries.com.

VSA arts

Une filiale du John F. Kennedy Center for the Performing Arts

818 Connecticut Avenue NW, Suite 600 • Washington, DC 20006 • Tél: 202.628.2800 • ATS: 202.737.0645 • Fax: 202.429.0868
www.vsarts.org